

DANS LES NUANCES DE LA MATIÈRE

ENTRETIEN ENTRE WENDY VACHAL ET TOM LAURENT

TOM LAURENT **Ce qui frappe, à parcourir votre travail, c'est sa vocation à rendre transparent, voire à mettre en scène, son caractère expérimental – tendant à exposer vos recherches elles-mêmes. Comment s'est construit votre intérêt pour les protocoles et le fait de les rendre visibles ?**

WENDY VACHAL Les œuvres à protocole sont souvent celles qui me touchent le plus. Le protocole inscrit une démarche et un cheminement de pensée inhérents à la pièce qui en découle, et peut parfois être plus beau que l'œuvre elle-même. Je trouve intéressant de pouvoir mettre en évidence la pensée qui précède le travail. Mon travail se situe avant tout dans le concept et je crois qu'il est nécessaire qu'un titre évocateur ou une notice l'accompagne. Cela permet de comprendre comment les choses se sont construites, ce qui a fait que j'en suis arrivée à produire ce travail.

J'étais récemment en résidence à POLLEN, à Monflanquin, et l'une des pièces que j'avais imaginé développer là-bas – *Il faut cultiver notre jardin* – consistait à échanger avec des habitants du village, une bouture contre un dessin. Ce protocole est indissociable du résultat visible, en l'occurrence la collection de boutures, et permet une projection mentale du travail dans l'espace invisible et périphérique qui est celui de l'action. L'action est devenue rencontre, et aussi quelque chose qui existe hors de l'espace d'exposition. Mes dessins se retrouvent chez ces habitants et leurs boutures se retrouvent chez moi. Il s'agit pour moi d'aller au-delà de l'œuvre, dans ce qu'un projet peut se construire avec et pour les autres. Par ailleurs, ce travail pose beaucoup de questions relatives à l'espace d'exposition, à la valeur donnée au vivant en comparaison à celle qu'on donne au dessin – affective ou marchande ? –, à la sociologie, à l'écologie – la

maîtrise de la nature peut aussi paradoxalement s'avérer mortelle pour celle-ci, comme une bouture lorsqu'elle reste trop longtemps dans l'eau... Un geste en apparence anodin peut faire germer une multitude de questionnements auxquels je ne prétends pas donner de réponse mais que je pose, que je me pose ou qui arrivent dans l'acte de faire. Enfin, quand je pense à ce terme de protocole, j'imagine aussi quelque chose dont l'artiste se dégage et qui peut être reproduit par quelqu'un d'autre. Je trouve intéressant de donner la possibilité à l'autre de s'emparer d'une pensée, d'un geste...

Dans l'échange mené à POLLEN comme dans vos performances, voyez-vous la dimension humaine comme un matériau à part entière ?

Le terme de matériau pour qualifier la dimension humaine me gêne un peu. Un matériau, selon moi, a un attribut fonctionnel et fixe. Sa fonction est déjà préétablie et me paraît quasiment de l'ordre de l'outil, de l'instrument. Je ne crée pas vraiment de relation avec un marteau ! J'exagère un peu, mais les matières sont malléables selon mon envie, et ce qu'apporte la dimension humaine est tout autre. Bien que je pose un cadre, il reste des surprises qui ne sont pas dépendantes de moi. Je perçois la dimension humaine sur la base d'un échange ou du don de soi. Ces rencontres, comme je préfère les appeler, génèrent des moments de discussions, de médiations et d'échanges. J'ai

Grises Mines, destinations connues mais non communiquées #1 (détail).
Dessins sur papier calque transférés sur papier, installation de trois cadres, 295 x 36 cm, 2019.

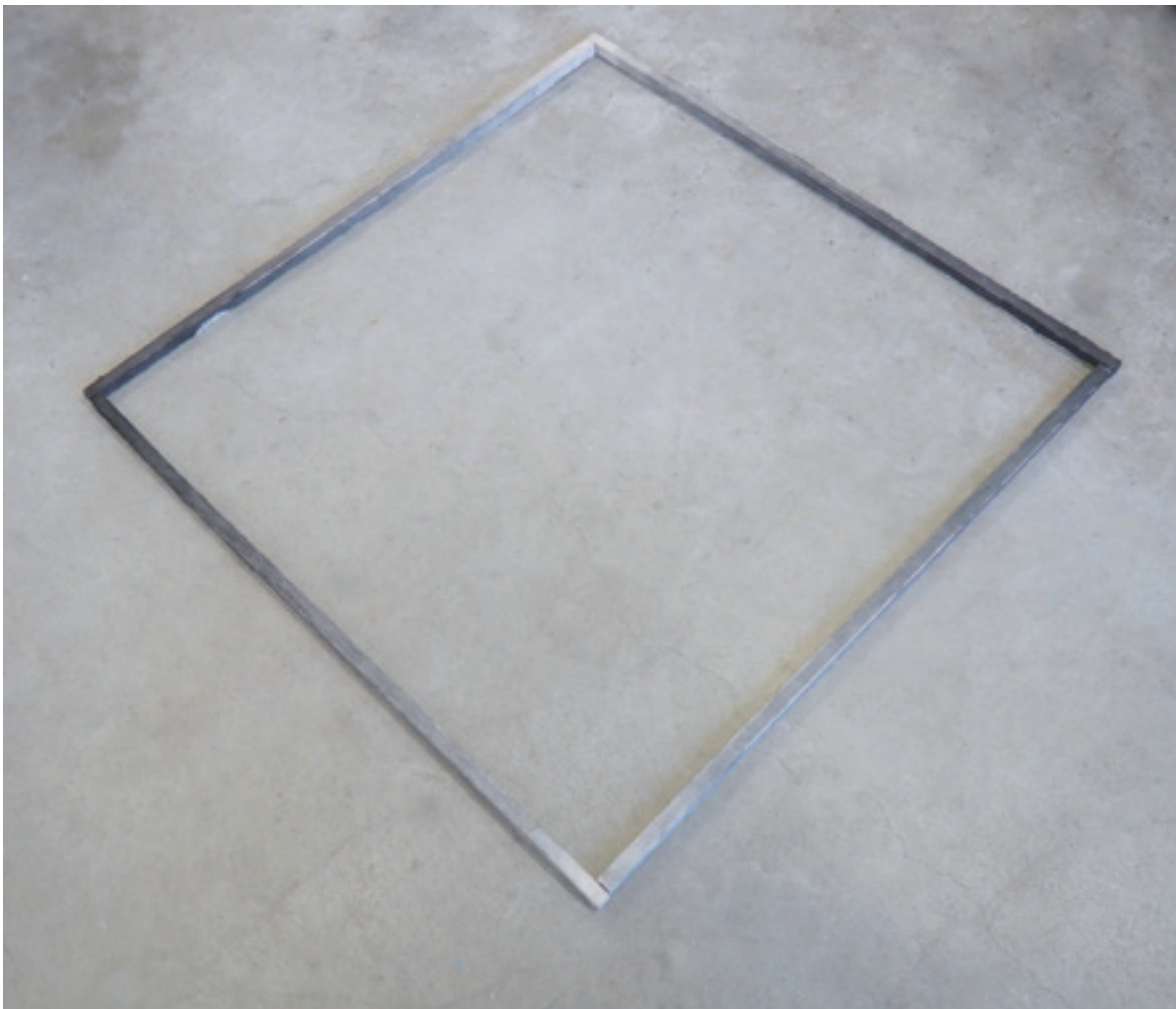
Il faut cultiver notre jardin.
Boutures, bocaux, eau, dimensions variables, 2020.



tout autant à apprendre des autres personnes et cela reste très intéressant. Je ne dissocie pas la dimension humaine de la dimension sociale. J'ai fait une résidence d'une année à la Castellane à Marseille, cité d'environ 7 000 habitants avec un taux de chômage élevé. Plus que jamais, j'ai compris que si vous voulez travailler avec les gens, il faut leur donner un peu de vous-même. C'est un échange, qui se construit ensemble, dans la confiance, le partage et l'écoute. J'ai vécu des moments très beaux là-bas, grâce à toutes ces personnes rencontrées, j'ai aussi été très affectée par ce qu'ils vivent et ne méritent pas de vivre. J'ai essentiellement travaillé avec des groupes d'enfants et c'était une expérience magnifique, notamment quand ils se sont emparés du projet et qu'ils n'avaient quasiment plus besoin de moi pour le poursuivre. J'étais devenue comme un passeur et c'était un accomplissement total pour moi.

D'autres projets, comme la première activation de la performance *Se griser*, réalisée à Newcastle upon Tyne en Angleterre, se construisent aussi autour de l'échange pour inviter les personnes à me révéler un peu d'elles-mêmes. Ici, je montrais un tableau d'échelle de gris, que j'appelle « échelle de l'humeur », ils choisissaient un gris correspondant à leur humeur du jour, et je leur préparais un cocktail alcoolisé pour rehausser cette humeur. Cette performance est plus légère, mais c'était aussi une façon d'interagir avec les gens et de contribuer à l'amélioration de leur journée !

Dans vos expériences, vous partez de théories ou de savoir-faire utiles dans des champs aussi divers que l'informatique, la chimie, la physique, l'anatomie ou encore la maçonnerie pour les rejouer dans celui de l'art... Avec l'idée que dans l'enchevêtrement de ces territoires, il y a plus de possibles ?





Se griser. Performance, blender, liqueur de café, vodka, lait, colorant alimentaire végétal, glaçons, 15', 2019.
 Vue de la performance dans le cadre de *Public Pool #6* à la Comédie de Reims.

On peut ajouter la botanique à cette liste ! J'emprunte aux autres savoir-faire un champ lexical pour exprimer avant tout ma pensée et les concepts qui l'occupent. Je cherche du signifiant là où j'en trouve. Mon utilisation de ces territoires est complètement empirique, je ne fais que m'en approprier la surface sans vraiment les comprendre ni les maîtriser. J'extrais ce qui m'intéresse et je compose ensuite. J'y trouve des inspirations parce que cela fait partie de mon monde sensible et que je crée des analogies pour que différentes notions se croisent.

Lorsque j'ai réalisé la pièce *Matière virtuelle* pendant ma résidence début 2020 à Issoudun, j'avais l'intention de transposer dans la matière physique les 256 nuances de gris qui composent une interface informatique. Je pars donc d'un concept informatique pour le traduire dans une installation de briques grises, qui s'apparente

davantage au bâti. Je devenais une femme-machine pendant la réalisation de cette pièce ! Un autre aspect de *Matière virtuelle*, c'est que pour produire les 256 briques en dégradé, du blanc au noir, avec les trois seuls matériaux que je m'étais imposés – du plâtre pour la matière blanche, du pigment noir de vigne pour la matière noire et de l'eau pour le liant –, je ne serais pas parvenue à obtenir une brique noire teintée dans la masse. Je l'ai appris empiriquement, l'ajout de pigment parasite la réaction naturelle du plâtre. J'ai alors dû faire des briques blanches que j'ai ensuite badigeonnées d'un mélange de plâtre, de pigment et d'eau. Et j'ai révélé cette « tricherie » pour que le regardeur se projette dans mon protocole et ma volonté stricte de ne pas faire usage de la peinture, qui offre des solutions toutes prêtes, alors que la matière demande de s'adapter à elle et de chercher des solutions.

À l'image de *Roses rouges*, installation où des fleurs blanches censées se teindre en dégradé de rouge sous l'effet d'un colorant viennent à faner uniformément, il y a aussi des ratés. Pour quelles raisons ces coups manqués vous intéressent-ils ?

Roses rouges se fonde sur une expérience très commune. Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir essayé de contraindre les roses à se teindre

Un mètre de nuances.

Plâtre, pigments noirs de vigne, tuteur, plastique, 100 x 1,8 x 2,2 cm (4 éléments), 2020.
 Collection du Musée de l'Hospice Saint-Roch, Issoudun.
 Avec le soutien de la DRAC Centre-Val de Loire, du Conseil régional du Centre-Val de Loire, de la communauté des communes du Pays d'Issoudun, de l'Établissement public de coopération culturelle d'Issoudun, et du Musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun.



À gauche : *Grise Mine, destination connue mais non communiquée #3*.
 Papier calque, feuilles de papier aquarelle, crayon, stylo bille, scotch, 150 x 105 cm, 2020.
 À droite : *Les nuages sont au ciel ce que les poissons sont aux océans*.
 Poésie sonore, 1'45" en boucle, casque, 2020.
 Lecture : Alexandre Gérard et Wendy Vachal, montage : Liam Witter.
 Vue de l'exposition *Renverser la vapeur* à POLLEN, Monflanquin, 2020-21.

en dégradé et que leur réaction a été de toutes se faner uniformément en prenant une teinte marron. C'est à la limite de l'ironie ! Il n'y a pas de hiérarchie dans la réponse des roses, elles fonctionnent sur un système égalitaire. Ces « ratés » m'intéressent car cela met en évidence cet écart entre la théorie et la pratique. Et tout comme un chercheur ou un laborantin, le résultat de l'expérience offre de nouvelles données qui me permettent d'élargir ma pensée dans laquelle je n'avais pas pris en compte certains paramètres au préalable. La réussite surgit aussi par l'échec.

Concernant le rôle que joue le dessin dans vos travaux, comment le voyez-vous ? À bien regarder, il n'apparaît que sous des modes de redoublement ou d'hybridation.

J'ai commencé à pratiquer le dessin aux Beaux-Arts. À l'école d'art, j'ai été très marquée par des cours sur la question du dessin tributaire du dessein. Je dis souvent que je fais du « dessin conceptuel ». En cours de littérature, au lycée, nous avons abordé le sujet de l'identité et de l'altérité – « Je est un autre » – qui a aussi été très fondateur d'un système de pensée binaire faisant des allers-retours entre soi et les autres. Cette notion recèle deux pensées contraires et concordantes à la fois : comme un tiraillement à évoquer l'identité et l'altérité dans son entiè-

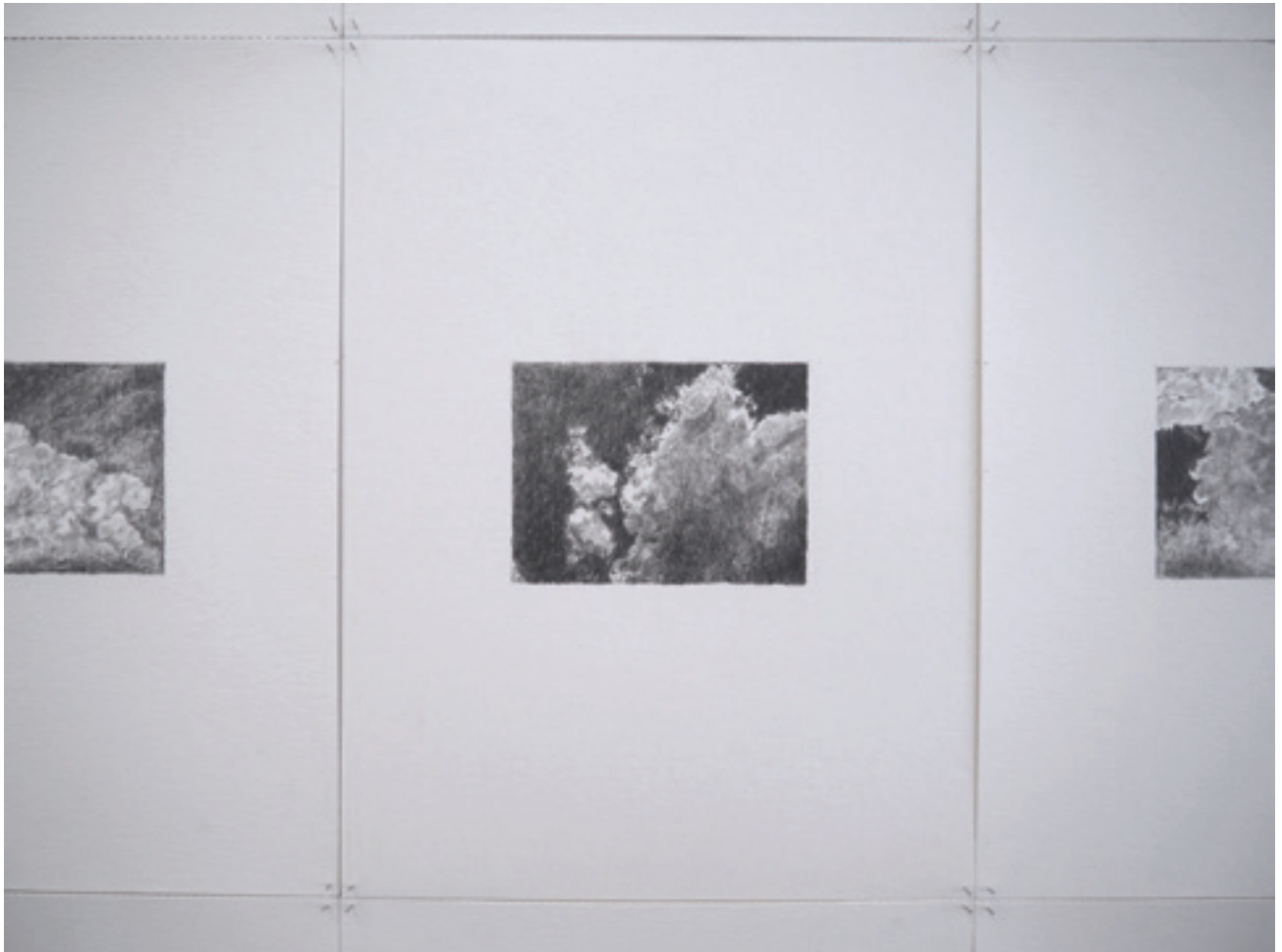
Grises Mines, destinations connues mais non communiquées #2.
 Dessin sur papier calque transféré sur papier,
 ensemble de 42 dessins, 28,4 x 21 cm chacun, 2020.

reté, et de ce tiraillement naît l'hybridation. Mon travail est traversé, entre autres, par la préoccupation du rapport à l'autre. Que ce soit du rapport au double et au couple dans la sculpture *Cage* ou de celui de l'identité individuelle et de l'identité collective, avec des dessins représentant des visages superposés dans les séries *Métamorphoses* ou *Les Cryptés*, ou avec les installations sculpturales *J'en perds le nord* ou *Système solidaire*.

Mon travail plus récent, autour des nuances, peut évoquer ces intérêts de manière plus distancée. Les modes de redoublement, les effets de miroir et de symétrie génèrent une lecture bilatérale ; du blanc au noir et du noir au blanc. Il y a une circulation, un continuum de la matière.

Concernant vos passages par des résidences et les lieux où vous exposez, leur contexte influence-t-il sur les œuvres que vous produisez ?

Oui, c'est souvent le cas. Pour ma résidence à la cité de la Castellane, et comme il s'agissait d'une résidence sur mesure, le projet était vraiment spécifique à ce lieu et au territoire de la ville de Marseille. En résidence à Newcastle upon Tyne en 2018, le manque de matériaux dont je me sers habituellement et le fait de voyager « léger » m'ont permis de faire des pas de côté. Comme aller dans un *charity shop* pour demander à organiser un portant de vêtements en nuancier de gris, me balader dans la rue et faire des enregistrements sonores de gens m'expliquant la direction de Grey Street ou encore ramasser des cailloux pour les classer en dégradé de gris. Au musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun, le premier confinement a débuté dix jours après mon arrivée en résidence ! Je suis restée plutôt fidèle à ce que j'avais prévu de produire là-bas, mais j'ai toutefois créé *Un mètre de nuances*, bien





Aimer, commenter, partager.
Deux vidéos en boucle, miroir, 190 x 80 cm, 2020.
Vue de l'exposition *Renverser la vapeur* à POLLEN,
Monflanquin, 2020-21.

entendu en lien avec cette actualité. J'ai aussi profité de ma résidence et du confinement pour lancer un appel à participation sur les réseaux sociaux afin qu'on m'envoie des photos de nuages à reproduire en dessin pour l'élaboration de la série *Grises Mines, destinations connues mais non communiquées*. En fin d'année 2020 à POLLEN, de nouveau le confinement ! Sur place, j'ai réalisé des pièces que je n'avais absolument pas prévu de faire. Cela a poussé une nouvelle porte dans mon travail. J'ai présenté des installations vidéo conçues à partir



de live Facebook des nuages de Monflanquin dans lesquelles je détourne cette matière pour en proposer une contemplation dédoublée. J'ai écrit une poésie sonore qui s'appelle *Les nuages sont au ciel ce que les poissons sont aux océans*. Tout cela était vraiment nouveau pour moi ! Les résidences sont propices à s'accorder ce temps de recherche et de réflexion. Cela permet d'expérimenter de nouvelles formes, de prendre le temps de découvrir de nouveaux outils dans un cadre serein, tout en étant accompagné et rémunéré.

« Un petit nuage peut être aussi lourd qu'une baleine bleue », disent les voix dédoublées dans *Les nuages sont au ciel ce que les poissons sont aux océans*. Plus qu'à des gestes et des savoir-faire, ces travaux récents sur les nuages s'attachent à des états de la matière qui relèvent de la projection et de la virtualité ?

Je remarque que mon travail sur les nuages passe souvent par la virtualité. Comme dans *Grises Mines, destinations connues mais non communiquées*, série de dessins de nuages sur papier-calque transférés ensuite sur papier Canson : les nuages représentés proviennent de photos faites au téléphone. Ce dernier opère une réduction d'échelle. On passe de la matière insaisissable, immense, distante et mouvante du nuage à un petit rectangle dont l'image est figée, altérée ensuite par son traitement par le dessin. Peut-être est-ce une manière de me saisir de cette matière impalpable ? Pour les vidéos live Facebook des nuages, mon réseau social était invité à contempler virtuellement une réalité existant ailleurs que dans la leur. À POLLEN, j'ai aussi pris conscience de cette évidence qu'il arrive parfois d'oublier : l'eau circule en circuit fermé et traverse la Terre depuis que le monde est monde. Elle va du sol vers le ciel et du ciel vers le sol, dans un aller-retour infini. C'est rudimentaire, on apprend ça à l'école, mais cela m'a fait réaliser qu'il n'y a qu'un pas entre un nuage et une baleine. ■



Habitation.

50 T-shirts blancs + 1 noir, encre de Chine, gouache, miroir, 70 x 50 x 70 cm, 2018.

Vue de l'exposition Pop-up n° 15 : *Faire tomber la poussière.*

Une invitation de Julien Bouissou à la Filature du Mazel, Notre-Dame-de-la-Rouvière.

